

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 22

Artikel: Une opération douloureuse
Autor: Prosper
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223951>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

LES CHANSONS DU BON VIN De Ronsard à Vinet.

DANS tous les siècles, le vin inspira les poètes, tandis qu'il ne s'en trouva jamais aucun pour chanter la joie, la gloire et le bonheur des buveurs d'eau. D'où l'on peut conclure que le vin, ami des poètes, est aussi l'une des sources les plus fécondes de la poésie.

Je sais bien, dit P. L. Gauthier, que les lyriques ont très souvent chanté la source cristalline qui coule au fond des bois.

C'est vrai, mais, s'il en est question dans leurs chants, ce n'est point pour s'y désaltérer, c'est pour s'y mirer comme Narcisse dans le cristal des ondes ; c'est pour y gémir avec les eaux qui pleurent ; c'est pour y fredonner avec les eaux qui chantent.

Tandis que les poètes du vin, c'est le verre en main qu'ils chantent leur boisson préférée. Du moyen-âge à nos jours, ils se ressemblent tous, truculents et vineux, amoureux de leur thème lyrique.

Olivier Basselin, aux environs du XIV^e siècle, chantait en rythmes alternés la gloire de son nez rubescent :

Beau nez dont les rubis ont coûté mainte pipe
De vin blanc et claret,
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et du violet.

Le bruit courait, en ce temps, que le vin faisait mal aux yeux. C'était déjà là campagne menée par les prohibitionnistes. Basselin n'est pas dupe de la vaine menace :

On dit qu'il nuit aux yeux, mais seront-ils les maîtres ?
Le vin est guarison
De mes maux. J'aime mieux perdre les deux fenestres
Que toute la maison.

La chute est bien jolie. Ce dernier trait est admirable. Aussi bien eut-il grande fortune. Cent histoires, anecdotes et bons mots furent fournis par la chanson.

Le XVI^e siècle, ami des arts, amoureux de la vie, devait aussi chanter le vin sur les modes renaissants et les rythmes nouveaux.

Ronsard, l'homme au cœur subtil et aux goûts raffinés, ne sépare point le vin des roses ni les roses du vin :

Versons ces roses près ce vin,
Près ce bon vin, versons ces roses,
Et boivons l'un et l'autre, afin
Qu'au cœur nos tristesses encloues
Prennent en boivant quelque fin.

Tous ces poètes, amis du bon vin, étaient gens de goût et dégustateurs émérites. Eussent-ils été capables de dire en le goûtant l'origine et la date d'un vin ? Peut-être pas. D'ailleurs beaucoup, de nos jours, qui s'en flattent, se vantent. Mais ils savent discerner le bon du mauvais et le jus loyal de la vigne des horribles et déloyaux mélanges.

Ainsi Cresnay, le maître de la « Pomme de Pin », qui prétendait leur servir, sous le nom trois fois sacré de Beaune, un pinardeux mélange d'Orléanais et de Roussillon, s'attira de Rabelais ce quatrain vengeur :

Pourquoi, faut-il qu'on punisse
Les voleurs et les assassins,
Et ne pas faire justice
Des empoisonneurs de vin ?

Villon était encore plus terrible contre ces marchands « maudits et déloyaux » :

Prince et Dieu, soient maudits leurs boyaux,
Et crever puissent, par force de venin,
Ces faux larrons, maudits et déloyaux
Les taverniers qui brouillent notre vin !

Au XVII^e siècle, les classiques et même l'austère Boileau chantèrent le vin. On sait que Louis XIV ne le dédaignait point. C'était assez pour que tout son siècle le chantât. Nous ne citerons point ici les vers trop connus de Molière et de Boileau, mais écoutez cet « Air à Boire », extrait du « Parnasse des Muses » où le chansonnier interprète l'Écriture à la façon du curé de Pleumeire :

La Mer Rouge en sa couleur
En baillait à croire
Pharaon, mauvais buveur,
Eut envie d'en boire.

On sait ce qui lui arriva. Moïse, mieux inspiré, ne fut point trompé par la fallacieuse couleur :

Il la passa toute
Sans en boire une goutte.

Le XVIII^e siècle est plus encore que le XVII^e abondant en poètes chantres de Bacchus. Ecoutez Panard :

Pour détruire le genre humain
Les dieux ont inondé la terre.
C'est un témoignage certain
Que l'eau fait pis que le tonnerre.
Amis, ne buvons jamais d'eau
Des dieux, c'est le plus grand fléau.

Ces vers de Panard sont médiocres, et le XIX^e siècle fit mieux. Renonçons à citer tous ceux qui, dans cet âge de fer et de la vitesse, chantèrent encore le vin qui repose et qui ranime. Plutôt, n'en citons qu'un : le grave Vinet, honneur du Pays de Vaud, lequel ne nous laisse pas seulement de nobles discours religieux et de courageux propos, qui seront toujours de saison. Lui aussi chanta la divine boisson, dans une heure de détente et d'amitié. Cette strophe, qui ne monte pas si haut, nous a été conservée comme ses brochures et ses discours religieux. Elle a sa bonne place dans nos chansonniers d'étudiants. Elle se chante sur l'air fameux des « Deux Gendarmes » de Nadaud. Pour ceux qui l'auraient oublié, voici le franc et candide hommage d'Alexandre Vinet au vin du terroir :

O, mes amis, vidons bouteille,
Et laissons faire le destin ;
Le dieu qui préside à la treille
Est notre unique souverain.
Bannissons la mélancolie
En chantant ce refrain joyeux :
Amitié, plaisir et folie,
C'en est assez pour être heureux !

Après le match. — Le match de football à la Pontaise vient de se terminer et la bousculade est forte devant une sortie trop étroite.

Tout à coup, un gamin s'impatiente et escalade agilement le mur :

— Hé ! là-bas ! erie un contrôleur de la Sécurité, ne pouvez-vous pas sortir par où vous êtes entré ?
— C'est ce que je fais ! répond le gamin en disparaissant.

A un enterrement. — On peut dire que ce défunt ne laisse que des regrets.

— C'est pas drôle... pour les héritiers.



COUMEINT PHILIBERT S'ETAÏ BAILLI DAO BON TEIN

LE martschand dè tsévu sant dâi tot fins, on lo sâ prâo, et lo Lévy, lo perè de ci que vint pè tsi no, sè creyâi pllie malin que ti lè z'auto. — « Nion ne m'a jamé fé pèdre on centimo, que desâi, et ci que se crâi de mè rouâ n'est pas encore de sti mondo ! »

La tot parâi ètâ prâi on iâdzo per noutron vilho syndiquo, que lè sâ totè...

L'ètà dein lo tein io on n'avâi pas lè tsemin dè fè, ni les tenomobiles et io on allavè à pi, tot bellameint. Philibert et Lévy que l'allavânt ti lè dou à la faire de Pâquie à Inverdon, sè sont trovâ ensemble vè lè derrairè mèsion dâo velâdzo. Vè dix z'haores, fasâi onna raveu dâo diâblio et quand furent à la montâie dâo boû Epenay, lo pouro syndiquo soelliave coumeint on bâo, vu que n'avâi pas volliu sè dèfèrè de sè z'haïlons de l'hivè. « Ein avri, ne doûte pas on fi. » que dit lo revî dâi z'anchons — et que l'avâi mimameint einfatâ son gros garde-habit que pèsâve âo minte on quart de quintau.

Lévy, que n'avâi que sa canna à corbin, trot-tâve dié, po imbètâ son compagnon.

— Ah ! l'est dinse ! sè peïmse Philibert, te vâo alla coumeint se t'avâi lo fu âo derrâi, atteintè-voi ! Mè vû prâo t'arrèta !... Et de adon à Lévy :

— Dis-vai, Lévy, pâo-to mè prêtâ 50 francs ? Vo mè ditè que lè petits caïons ont baissî... vu profitâ d'in atsetâ dou à la faire.

— Bin ste vâo, que fâ le Jui, mâ mè faut on gadzo... On ne sâ, ni que vi ni que mouert...

— D'accoo, preïnde mon garde-habit tot nâovo, que vau âo bas bot cein que vo mè bâilera.

Lévy compte lè 50 francs à Philibert et preind lo garde-habit que l'a portâ son bré tant qu'à Inverdon...

Vè la nè, quand s'è revegnu su lo tsè âo dzuzdo, Philibert de dinse à Lévy :

— Nè pas pu me decidâ po elliao caïennets, sant pardieu trâlter tschè oncora ; vu atteinde lo mâi que vint... Penidè, vaitse voutrè 50 francs, rebâillî-me mon garde-habit... La bise va sè levâ... Sami.

UNE OPÉRATION DOULOUREUSE

UN banquier fut récemment atteint d'une plaie au pied qui s'envenima et qui prit bientôt une apparence inquiétante. Il s'en fut consulter plusieurs chirurgiens qui, tous, lui firent la même réponse : « Il faut vous couper la cuisse ». Le remède était évidemment radical et l'on ne saurait nier qu'il n'est rien de tel que de vous couper la jambe pour vous préserver à jamais d'une ampoule au talon ou d'une entorse. Les chirurgiens sont toujours pour les moyens décisifs. Ils sont prêts à vous couper la tête pour vous empêcher de devenir chauves, si vous manifestez devant eux la crainte de voir vos cheveux divorcer d'avec le

cuir chevelu. En désespoir de cause, le banquier s'adressa au docteur X..., une des célébrités médicales actuelles. Le docteur l'examina, puis, avec conviction, dit :

— J'affirme que l'on peut, sans opération, vous sauver la jambe.

Six mois après, le banquier, parfaitement guéri, demandait au docteur ce dont il lui était redevable.

— De dix mille francs, cher monsieur.

— Comment, dix mille francs ? fit-il avec un sursaut.

— C'est ce que n'importe lequel de mes confrères, que vous avez consultés avant moi, vous avait demandé, vous me l'avez dit vous-même.

Alors, le banquier, pour essayer de convaincre son sauveur :

— C'est possible, mais permettez... ils étaient des chirurgiens ; vous, vous n'avez pas fait d'opération !

Prosper.

LA DICTÉE DE MÉRIMÉE



N'était dans le salon des Cartes. Il pleuvait à verse. On ne pouvait songer à sortir. Pour passer le temps, la princesse de Metternich proposa de jouer au « meunier ». On cachait une bague dans un bol empli de farine, et chacun devait essayer de la saisir avec les dents sans se blanchir le nez.

— C'est un joli jeu, princesse, dit Mérimée, mais vous allez bien vous salir !

Aidée par M. de Toulangeon, l'Impératrice faisait une patience sur un coin de la grande table. Octave Feuillet, doux, myope et blond, la regardait étaler ses cartes. Mme de Gallifet, ravissante, jouait tout près à l'écarté avec le prince de Reuss, chargé d'affaires de Prusse. Persigny la conseillait. Eugénie, à qui ses paupières baissées donnaient un air de mélancolie, racontait qu'elle recevait chaque jour des lettres de fous. Persigny dit qu'on lui en adressait aussi. Et il ajouta :

— Un des traits caractéristiques, chez ces maniaques, est de souligner les mots avec insistance.

L'Impératrice parut inquiète :

— Monsieur de Persigny, que dites-vous là ? Etes-vous sûr ? C'est que moi, je souligne beaucoup...

— Rassurez-vous, madame, répondit le butor, avec une impertinence presque incroyable, ce n'est là que le premier degré.

Le visage d'Eugénie devint pourpre.

— Alors, dit-elle, vous avez le second !...

Furieuse, elle lui tourna le dos, jeta ses cartes et alla vers l'empereur qui feignait de n'avoir rien entendu. Pendant quelques minutes, un lourd malaise pesa. Pour le dissiper, Mérimée arrangea un concours d'orthographe au moyen d'un texte assemblé par lui et qu'il nommait « la dictée de l'Académie ».

L'Empereur, l'Impératrice, Richard et Pauline de Metternich, Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet, quelques autres, pleins de bonne volonté, s'assirent autour de la table. On leur distribua du papier et des crayons.

— Ce ne sera pas trop difficile au moins, monsieur Mérimée ? demanda Eugénie.

— Très aisé, madame ; Votre Majesté va en juger.

Il commença :

« Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Ste-Adresse, près du Havre, malgré les effluves enbaumés de la mer, malgré les vins, de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigués par l'amphytrion, fut un vrai guépier.

» Quelles que soient, quelque exigües qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier... »

L'impératrice posa son crayon, découragée.

— Vraiment, dit-elle, monsieur Mérimée, vous vous moquez de nous. Cela n'a ni queue ni tête ! Mérimée assura son lorgnon et répondit avec autorité :

— Veuillez attendre, madame, tout le sens est dans la fin.

L'Empereur riait de bon cœur :

— Ecris donc, Eugénie, tu te mets en retard...

Voulez-vous répéter la dernière phrase, monsieur Mérimée ?

« ...les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et mal bâtis et de leur infliger une râclée, alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leur coreligionnaire.

» Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contre-sens exorbitant, s'est laissée entraîner à prendre un râteau et qu'elle s'est crue obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie. »

Don Prosper dictait lentement, comme un professeur en sa classe. Dans les intervalles, pardessus le binocle, il jetait un coup d'œil sur ses victimes. L'Empereur raturait beaucoup. L'Impératrice, le crayon levé, cherchait. Par instants, agacée, elle tapait du pied. Le prince de Metternich écrivait avec nonchalance ; la princesse essayait de copier sur son voisin. Feuillet et Dumas, penchés côte à côte, semblaient des écoliers appliqués en étude.

« Deux alvéoles furent brisés, une dysenterie se déclara, suivie d'une phthisie.

» Par saint Martin ! quelle hémorragie ! s'écria ce bêtête ! A cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuivait dans l'église tout entière. »

Mérimée tira sa montre :

— Je donne deux minutes pour relire, puis je recuillerai les copies.

Il fit comme il avait dit, et, s'installant à la table, armé du porte-mine d'or que lui avait donné l'Empereur, il se mit à corriger, entouré d'un cercle anxieux.

— Que de fautes ! que de fautes ! répétait-il.

Ce qui n'empêchait qu'à certains moments, si sûr qu'il fût de soi, il ne dût se reporter à son texte.

Il se leva enfin, et proclama les résultats du tournoi :

— Le lauréat, dit-il, est le prince de Metternich, avec trois fautes. Viennent ensuite : M. Octave Feuillet, dix-neuf fautes ; M. Alexandre Dumas, vingt-quatre...

— Voilà qui me rassure, dit Eugénie, ces messieurs sont de l'Académie.

— La princesse de Metternich a fait quarante-deux fautes ; Sa Majesté l'Empereur quarante-cinq ; Sa Majesté l'Impératrice, soixante-deux...

— C'est toujours ainsi ! fit l'Impératrice, un peu dépitée, puis elle éclata de rire en voyant le visage consterné d'Octave Feuillet la lippe de Dumas fils qui, pour amuser, aggravait son ennui. Celui-ci fut vers Richard de Metternich.

— Prince, quand allez-vous vous présenter à l'Académie pour nous apprendre à écrire ?

(Candide.) Octave Aubry.

BON VIEUX TEMPS

Laudator temporis acti...

*C'est un vieux grincheux qui censure
Un présent dont le pas est trop vif pour l'allure
De son intellect amorti. —*

*Il en faut prendre son parti,
C'est ton portrait, pauvre bonhomme.
Tu n'en es plus du tout à la page où nous sommes !
Le cinéma, l'auto, les sports, les vers du jour
Te laissent plus que froid. Le confort dit moderne
Te paraît moins certain que le confort, tout court,
Des vieux dont le pétrole éclairait la lanterne
Et qui s'allaient chauffant à ces feux d'autrefois
Où l'on voyait flamber du bois.*

*C'étaient presque les temps d'avant le thé de
Chine :*

*Les five o'clock d'alors s'appelaient des goûters ;
Les chrétiens-sociaux n'étaient pas inventés,*

Ni Mussolini, ni Lénine,

Mais bien la vieille liberté

*Que chantaient des chansons naïves, dont la mode
N'admet plus que le goût raffiné s'accommode.
On ignorait d'ailleurs sinon le choléra*

*Tout au moins le phylloxéra
Et nos vignes étaient prospères.*

*Les flacons de Lavaux que dégustaient nos pères
Leur coûtaient moins qu'à nous le moindre Pen-
natzet*

*Qu'il faut payer aux prix qu'on sait.
Donc, ayant bon vin dans leur cave,
Feu clair dans l'âtre, et des marmots
Qui n'étaient point alors tenus pour si grands
En ce temps lointain nos burgraves [maux,
Se plaisaient à rester chez eux
Et n'estimaient point trop oiseux,
N'ayant pas l'humeur vagabonde,
De n'être pas toujours à courir à la ronde.
S'ils s'occupaient des faits du jour,
C'était de ceux des alentours.*

*Peu leur eût importé qu'au fond des Amériques
Un boxeur nègre eût pu fournir des rings épiques.
Ils prisait moins que nous les cancons des jour-
naux,*

*Mais un peu plus leur Bible, et n'étaient pas plus
S'ils voisinaient parfois, les jupes empesées, [sots.
Les cols droits qu'imposait le souci du maintien,
N'empêchaient nullement que, par ses seuls
On ne nourrit des entretiens [moyens,
Où l'esprit partait en fusées.*

*Il n'était pas besoin qu'un jazz-band berlinois,
Un rhéteur de Paris, on ne sait quelles voix
D'on ne sait quelles gens dans votre compagnie
Entrassent par « sans fil ». Et l'on n'eût point ad-
Ces échos de partout qui, sans cérémonie, [mis
Coupant court aux propos qu'on échange entre
amis,*

*Remplissent nos salons d'exotisme et d'ennui.
Il est vrai qu'on causait un peu mieux qu'aujourd-
De choses plus récréatives [d'hui,
Que celles dont fait cas notre époque sportive
Où l'on ne connaît rien qui se doive applaudir
Comme un grand coup de pied dans un ballon
de cuir.*

*Temps passé, bon vieux temps, est-ce le seul mi-
rage
De mes vingt ans d'alors qui t'éclaire à mes yeux ?
Le présent n'est-il fait que d'un vain remplissage ?
Ah ! puisse l'avenir, en tout cas, valoir mieux !*

Ed. Vautier.

DELIT D'OPINION

BENFIN, qu'est-ce que tu en penses ?

— Peuh !

— Voyons, étant donné les circonstances actuelles, est-ce que tu crois vraiment ?...

— Bhh !...

— Mon cher, il est certain que, d'un côté, quand on réfléchit bien...

— Mmmmm...

— Mais il y a du pour et du contre. Ains, moi, je pense aussi, dans cette affaire-là, à l'avenir. Quelle est ton idée là-dessus ?

— Pfff !

— Tu comprends que la sécurité, certaine-

ment...

— Houm !...

— Mais la liberté, d'autre part...

— Hon, hon...

— Comment ! tu ne sais pas ce que je veux dire ? Ce que je veux savoir, c'est oui ou non, si tu es partisan de...

— Ta, ta, ta.

— Eh bien ! j'aime mieux ça, là. J'aime les choses nettes et les situations carrées. Tu protestes contre...

— Oh !

— Tu as le courage de dire : « Non ! Je ne veux pas de ça ! » Félicitations. Tu sais, c'est la preuve d'un caractère. Ce que tu m'as dit, es-tu prêt à l'écrire.

— ...

— Sans restriction ?

— ...

— Allons, je le savais bien, moi, que cette nouvelle loi allait faire surgir des hommes nouveaux prêts à la lutte.

— ...

— Seulement, mon cher, je t'engage à modérer ton ardeur, parce que... avec moi, ça n'a pas d'inconvénients... mais tu aurais vociféré contre la société, comme ça devant le premier mou-